

Conclusion

Au cours de cette recherche, nous avons mené une étude générale intégrée sur la néologie syntagmatique technique en terminologie arabe. L'apport de cette étude en un majeur à plus d'un égard. Tout d'abord, le sujet lui-même est vierge et constitue par conséquent une contribution originale. Ensuite, la méthodologie est aussi novatrice en ce sens qu'elle procède formellement et quantitativement à une description anatomique poussée de la syntagmatique technique arabe.

La description formelle et quantitative des procédés de création néologique, qui s'opèrent à l'intérieur des syntagmes terminologiques, nous a permis de voir dans le détail les particularités morphologiques, morphosyntaxiques, sémantiques et logiques de la syntagmatique arabe.

Au niveau de l'analyse formelle, nous avons examiné, de manière détaillée, les divers aspects de la formation syntagmatique. Nous sommes parti de la composante morphologique des syntagmes pour explorer les différents procédés néologiques propres à l'arabe. À cet effet, nous avons d'abord procédé à une analyse critique des dérivations. Nous avons par la suite fait une analyse systématique des déverbaux, des dénominaux, des désadjectivaux et des départiculatifs. Par ailleurs, la composition, procédé peu productif en arabe, a fait l'objet d'une analyse comparative opposant la langue arabe aux langues indo-européennes afin d'en saisir les mécanismes et les possibilités. Dans ce travail de description et d'analyse de la morphologie arabe, nous avons adopté

une méthode de formalisation capable de décrire la langue de manière claire et universellement accessible et compréhensible. L'analyse structurelle de la morphologie arabe a été ensuite couplée d'une analyse sémantique. Nous avons ainsi fait une typologie fondée sur la sémantique schémique, les figures de discours, et les mouvements sémantiques internes et externes qui s'opèrent au niveau des mots, entre les domaines, les registres linguistiques et les langues.

Ce travail, à la fois structurel et sémantique, opéré sur les constituants syntagmatiques, ouvre ainsi la voie à une analyse, intégrée cette fois-ci, qui construit sur les résultats des analyses du matériau syntagmatique de base. Cette analyse intégrée envisage la formation en structure des éléments de ce matériau des points de vue de leurs rapports morphosyntaxiques, sémantiques et logiques internes et de leur relation, en tant qu'unité conceptuelle complexe, avec le contexte discursif dont ils font partie intégrante, mais à la logique desquels ils n'obéissent qu'en tant qu'un tout sémantiquement indissociable. La complexité de ce concept – de cette entité qu'est le syntagme terminologique – a nécessité ainsi une analyse introspective en quête de l'essence et de la reconnaissance de ses structures morphosyntaxiques, syntacticosémantiques et notionnelles. En outre, nous nous sommes intéressé aux différents types de relations logicosémantiques qui régissent les constituants syntagmatiques dans un modèle de formation syntagmatique donné. Par ailleurs, étant donné la difficulté à discerner la forme d'un syntagme terminologique de celui d'un syntagme de discours, nous avons élaboré une batterie de tests ou épreuves portant sur la cohésion et le figement des syntagmes terminologiques afin de d'élucider les différences de comportement entre ceux-ci et les syntagmes de discours. Ces épreuves¹, appliquées tant à la tête syntagmatique, à l'expansion, qu'au syntagme dans sa totalité, nous ont dévoilé certaines caractéristiques intéressantes quant au comportement des syntagmes terminologiques, notamment la relativité de la notion de figement.

1 Il importe de remarquer ici que les épreuves de figement ne sont pas exclusives à la terminologie arabes. Elles ont aussi été testées, de manière concluante, sur d'autres langues (e.g. français).

L'analyse syntacticosémantiques a permis de démontrer que, à l'instar du syntagme de discours, une même structure terminologique pouvait avoir différentes structures profondes. Cette différence structurelle en profondeur indique des différences de rapports sémantiques importants entre les constituants. Cette remarque aura des répercussions sur une éventuelle démarche terminotique. Celle-ci aura à résoudre, en plus des problèmes d'identification automatique des UTC, les problèmes d'ambiguïtés sémantiques.

Par ailleurs, l'analyse en structures notionnelles pourrait, nous le pensons, nous aider à comprendre le genre de rapports sémantiques qui s'établissent entre les constituants des UTC. Cette entreprise devient possible dans la mesure où, comme nous l'avons démontré, une structure notionnelle est généralement paraphrased, donc interprétable, puisqu'elle est le résultat d'une suite d'effacements (ellipses) et de transformations. Certaines interrogations demeurent cependant sans réponse et méritent que l'on leur consacre des recherches. Par exemple, pourquoi peut-on avoir, pour une même structure notionnelle, des structures morphosyntaxiques différentes et, inversement, pourquoi peut-on avoir, pour une même structure morphosyntaxique, des structures notionnelles différentes ?

Mais l'étude théorique à elle seule ne suffit pas pour caractériser la néologie syntagmatique technique. En effet, parce qu'elles partagent les mêmes ressources et utilisent, dans une large mesure, les mêmes procédés, la langue commune (Lc) et les langues de spécialité (Lsp) ne présentent pas d'importantes différences qualitatives. Toutefois, nous pensons que c'est au niveau quantitatif que la Lc et les Lsp se démarquent. Et c'est justement par le biais de l'analyse de dispersion et de répartition des modes de formation que l'on parvient à mettre en évidence les propriétés de chaque système.

L'analyse quantitative nous a ainsi amené à constater, de manière convaincante, l'importance des bases trilitères dans la formation syntagmatique et l'improductivité d'un grand nombre de ces schèmes. Par ailleurs, nous avons constaté que les schèmes les plus productifs étaient dans la catégorie des schèmes trilitères nus et, à un degré moindre, dans la catégorie des schèmes trilitères à un et à deux affixes. En outre, nous avons remarqué une préférence

marquée pour les formes substantivales des noms d'action (63,16%), des participes actifs substantivés (9,48%), des noms d'emprunt (11,04%) et des noms primaires (7,99%). Et, au niveau des adjectifs, nous avons remarqué une nette prédominance des adjectifs relatifs (51,08%) et une répartition équilibrée entre les participes actifs adjectifs (19,26%), les participes passifs adjectifs (15,02%) et les adjectifs neutres (13,91%).

L'analyse quantitative de la sémantique schémique a mis en lumière le caractère polysémique des schèmes. Elle a en outre permis de découvrir que la polysémie schémique est fonction de la *quantité schémique* (i.e. trilitère ou quadrilitère, affixé ou non affixé). À cet effet, nous avons remarqué une plus grande mobilité sémantique dans les schèmes trilitères. Toutefois, cette mobilité sémantique se trouve restreinte par l'affixation. En outre, la répartition sémantique des schèmes a révélé que tous les traits notionnels sont dominés par les schèmes de nom d'action, à l'exclusion du trait notionnel *outil*, qui est paradoxalement prédominé par les participes actifs substantivés (3,56%)¹.

Sur le plan strictement notionnel, nous remarquons que la terminologie technique se caractérise par une nette prédominance des traits notionnels *action* et *objet*. Par ailleurs, nous remarquons une forte productivité des traits notionnels *outil* et *procédé* et une productivité moyenne des traits notionnels *phénomène*, *processus* et *propriété*.

Par l'analyse quantitative intégrée des unités terminologiques complexes nous avons relevé une prédominance des structures bisubstantivales (52,54%) et monosubstantivales (35,79%). Les structures trisubstantivales marquent l'amorce d'une tendance à la baisse (10,15%), ce qui nous amène à présupposer la présence d'une frontière syntagmatique pragmatique qui reflète une tendance réelle dans le comportement langagier. Cette tendance serait en fait un indice d'économie terminologique à tolérance limitée. L'analyse notionnelle montre que la tolérance moyenne est de trois traits notionnels, soit une taille syntagmatique acceptable de trois constituants. Il en découle que les disparités que l'on remarque entre, d'une part, les UTC-1S et les UTC-2S et, d'autre part, les autres types d'UTC ainsi qu'entre, d'une part, les UNC-

1 Les noms d'instruments n'ont compté que pour 1,47 % dans la catégorie *outil*.

2N et les UNC-3N et, d'autre part, les autres types d'UNC confirme cette interprétation. Par ailleurs, par l'évaluation de la productivité des structures morphosyntaxiques nous avons été en mesure de recueillir des renseignements qualitatifs sur les modes de formation syntagmatique privilégiés. Ainsi, nous avons relevé des zones à productivité faible et d'autres à productivité moyenne, forte ou très forte. En effet, sur les 101 structures morphosyntaxiques recensées, seulement 10 structures ont manifesté une productivité au-dessus de la moyenne. Ainsi, nous avons relevé, dans les UTC-1S, les structures $S + A$ (IRR = 31,35) et $S + A + A$ (IRR = 2,38) ; dans les UTC-2S, les structures $S + S$ (IRR = 34,31), $S + J + S$ (IRR = 4,91), $S + S + A$ (IRR = 6,05), $S + A + S$ (IRR = 1,84) et $S + A + J + S$ (IRR = 1,79) ; et dans les UTC-3S, les structures $S + S + S$ (IRR = 5,06), $S + J + S + S + A$ (IRR = 2,27) et $S + S + J + S$ (IRR = 1,79). Ces résultats se traduisent, sur le plan de la structure notionnelle, par une préférence pour les UNC-2N (71,50%) et les UNC-3N (23,38%). Ces unités notionnelles complexe privilégient les catégories notionnelles globales – celles qui catégorisent la structure notionnelle dans son ensemble – d'*objet* (41,40%), d'*outil* (19,31%) et de *procédé* (14,81%)¹. Enfin, l'analyse de la productivité des structures notionnelles nous a permis de dégager divers degrés de productivité. Ainsi, sur les 340 structures notionnelles recensées, 49 structures seulement ont affiché une productivité supérieure ou égale à la moyenne. Par ailleurs, c'est au niveau des UNC-2N et des UNC-3N que nous avons rencontré le plus grand nombre de structures notionnelles productives.

1 Les structures notionnelles peuvent nous éclairer sur les particularités d'un domaine donné dans la mesure où leur répartition en catégories notionnelles et en structures de traits notionnels peuvent varier quantitativement et qualitativement d'un domaine à un autre ; d'où la nécessité de mener d'autres études de ce genre sur d'autres domaines afin de pouvoir établir un tableau descriptif objectif des diverses terminologies. En attendant de telles études, nous préférons ne pas risquer des interprétations outre mesure de nos propres résultats, notre satisfaction étant d'avoir posé un geste dans ce sens.